

Edwige Lesiourd.

Résilience - « Grand cèdre, grand Fritz et moi » (Autoportrait, Tours, 27 Avril 2023).

Une journée non ordinaire m'attend mais je ne le sais pas encore. Je vais en terrain connu donc tout devrait aller. Pourtant dès le réveil je ne suis pas dans mon assiette. Ce matin je prends la route à destination de Tours. Ville de mes études, Tours est une vieille amie... Ville amour, ville passion, ville jeunesse. Bref tout une époque laissée derrière moi et pas des moindres. Ce matin j'y retourne d'abord pour une chose. Un rendez-vous « ordinaire » chez ma gynécologue. Une petite séance de frottis annuel, une palpation mammaire bénigne, une vérification de la taille de mon adéno-fribrome du sein droit, un coup d'œil sur les milles et un grains de beauté de mon dos. Rien de méchant a priori.

Seulement quand je prends la route ce matin, je n'ai pas que ça en tête. Je vais avoir 41 ans dans trois mois... pas d'enfant... Peur d'en avoir... Peur aussi de passer le moment où il sera trop tard pour m'y mettre... Faire un bébé toute seule ? Avoir un enfant, seule ou à deux, est le choix d'une vie... Donner la vie, quelle responsabilité ! Et puis ce n'est pas tout, je vais à ce rendez-vous à Tours, là où Domi, mon amie de Philo, est décédée huit ans plus tôt. Ses cendres répandues dans la Loire au pied de la Fac des Tanneurs où nous avons l'une et l'autre passé des heures. Alors sur le trajet c'est un peu dur.

La route défile. Le Mans, Ecommoy, Château-du-Loir. Les questions aussi défilent, les larmes irrépressibles montent. Je suis perdue. Je sais pas. Je sais plus.

Domi était une femme exceptionnelle, un mentor. Mais ça je l'ai compris au moment où elle partait. J'étais sans doute trop jeune à l'époque pour comprendre ce qui se jouait dans cette amitié avec une femme de plus de trente ans mon aînée. Domi avait quitté ses parents avant sa majorité. Élevée en pension catholique, elle était devenue peintre aquarelliste à Montmartre et chanteuse interprète de Barbara, Gréco, etc. Elle avait voyagé dans 17 pays en chantant dans les plus grands hôtels du monde et rencontré des situations aussi cocasses que délicates, comme aux Émirats Arabes Unis où elle s'était vue confisquer son passeport dès son arrivée. Autodidacte, elle avait une culture générale incroyable et en particulier du Bouddhisme et de la Philosophie. C'est passé 50 ans, au décès de ses parents, qu'elle avait décidé d'arrêter cette vie-là pour en poursuivre une autre. Au début des années 2000 elle est venue s'installer à Tours et elle a passé son Bac en candidate libre, parce qu'elle ne l'avait jamais eu. En 2003-2004, l'équivalent du Bac en poche, elle commence à venir « comme ça » assister au cours de Philo de la Fac. Une tête toute blanche, aussi discrète qu'elle l'était dans un amphithéâtre à moitié vide, pour moi ça a fait mouche ! Après une ou deux années en auditeure libre, elle s'est inscrite au cursus de Philo. Et lentement mais sûrement elle a validé la L1, la L2, puis la L3 et jusqu'à obtenir son Master de Philo à 65 ans. Elle a mis le temps qu'il lui fallait mais elle l'a eu. S'est sur la « volonté de vivre » de Schopenhauer qu'elle a bûché pendant trois ans... Quel courage. Quel mérite. Quel exemple. C'était Domi... Le cancer l'a cueillie quelques mois après cette réussite.

Domi décède en avril 2015 à la Clinique Vinci du cancer du poumon environ 1 an après avoir arrêté de fumer. Ironie du sort vous me direz. Je ne crois pas. 4 mois avant qu'elle meurt, j'ai vu dans ses yeux qu'elle abandonnait le combat. Car si sa vie ressemblait à celle d'une bohème heureuse, c'est que toute cette partie, elle était allée la chercher en s'arrachant les ongles sur les parois de la montagne. Pour l'autre partie, celle de la partie immergée de l'iceberg, elle avait été un calvaire. D'abord les années de pensionnat, suivies des épreuves familiales et conjugales. Viol, violence... Alors Gréco et Barbara pour elle, c'était une évidence... Quand le cancer s'est déclaré Domi a affronté le premier protocole de rayons. Mais quelques mois plus tard, les rayons n'avaient pas suffi, il fallait aussi des chimios. Et là Domi a abandonné la lutte, elle a lâché ses prises durement tenues et s'est laissée glisser le long de la paroi. C'en était cette fois trop. Dès septembre 2014 je l'avais comprise, gonflant encore plus ma colère, mon sentiment d'impuissance et mon désespoir face à ce cœur sur Terre qui avait tant souffert et qui devait partir ainsi étouffé. Sa mort a été un terrassement pour moi. Je n'avais jamais imaginé qu'elle mourrait un jour... c'est

comme ça quand on est jeune, on ne sait pas que la mort emmène ceux qu'on aime. Et il y a des morts dont on croise la route pour x raisons, des morts un peu « loin » qui nous touchent sans nous toucher. Mais il y d'autres morts qu'on voit en face, dans le blanc des yeux... Et ces morts-là nous regardent à jamais.

Domi n'a jamais eu d'enfant. Jusqu'à ce qu'elle m'explique pourquoi, elle disait « je ne veux pas *infliger* la vie ». Alors vous pensez, ce trajet ce matin... faut trouver les mots pour en parler.

Il est 10h30 et je suis à l'approche de Tours. J'arrive par La Riche, je retrouve des repères. Notamment le numéro 32 de la rue Courteline, un des appartements où j'ai été avec François. C'était chouette. Des belles années, un mec super. Je tourne un peu en cherchant une place où me garer et il me vient à l'idée que si j'ai le temps après mon rdv, je ferais le tour des 5 ou 6 appartements où j'ai vécu ici, histoire de prendre en photo les portes d'entrée. Ça me détend de penser à ça et ce serait sympa de voir comment ça a changé. Mais il y a des travaux partout, la galère. Je finis par me stationner à l'ombre des arbres sur le Boulevard Béranger. Finalement un peu loin du quartier de la où j'ai rdv mais c'est pas grave, je suis comme à la maison ici, en deux enjambées j'y suis. Un coup rapide de parcmètre, ouverture des vitres à mi-hauteur pour laisser l'air qu'il faut à ma chienne Loumy qui va m'attendre un peu dans la voiture. Loumy est une douceur de chienne qui est née le 3 mars 2015. Elle prenait son premier souffle alors que Domi donnait ses derniers. Mais ça le 3 mars il y a huit ans je n'en savais rien.

Je remonte vers les Halles en courant. Ça m'oxygène, c'est bien. Sauf qu'arrivée à la porte du cabinet, « putain de merde fait chier », il y a un mot sur la porte qui dit que « le cabinet est transféré Impasse Rabelais à 7 minutes à pied d'ici ». Mémoire en bataille, je ne me souviens pas où elle est. Google Maps me sauve. Une chance encore que j'ai de la batterie et qu'internet fonctionne, parce que la Place Rabelais et l'Impasse Rabelais c'est pas du tout pareil, et qui connaît l'Impasse Rabelais à part celles et ceux qui y habitent ? Quelle galère ! J'étais en avance pour justement avoir le temps de me concentrer sur mon rdv et finalement je vais y arriver en retard et en puant la sueur par dessus le marché ! J'ai les jambes et les nerfs en pelote, la tête en brouillon. Mais bon y'a pire. Évidemment.

Ma gynéco est à l'heure (pour une fois). Il faut que je mette les pieds dans le plat, j'ai deux questions à lui poser. D'abord il faut que je lui parle de ma thyroïde. J'ai arrêté de fumer il y a trois semaines et depuis j'ai l'impression que ma thyroïde gonfle dès que je suis stressée ou que j'ai envie de fumer (c'est-à-dire encore souvent). Une sensation de gonflement et d'étouffement au niveau de la gorge qui m'inquiète. Ensuite la question de bébé. Je ne sais pas si je veux avoir un enfant. J'ai peur. J'ai envie. J'ai pas envie. Une chose est sûre je ne veux plus d'un mec dans ma vie. Basta ! Ou alors ce sera lui chez lui et moi chez moi (et bébé chez les deux).

On fait le tour de tout ça. Tout va bien. L'adéno-fibrome semble avoir grandi, on va faire une nouvelle mammo pour vérifier. Ma thyroïde : normale, pas d'inquiétude. En effet le stress, les émotions, l'arrêt du tabac, elle est chamboulée, comme moi. Si ça persiste on fera une analyse. Et alors question bb... Forcément ma gynéco me fait me poser la bonne question : Pourquoi maintenant et pas avant ? Alors là j'ai été obligée de « mettre les pieds dans le plat ». Lui dire que les compagnons avec qui j'ai été... comment dire pour ne pas dire « connards ». Des hommes qui n'ont rien compris aux femmes (ceux-là même qui disent peut-être que les femmes ne comprennent rien aux hommes...) et qui n'ont rien compris tout court. Alors même qu'ils sont socialement « bien sous tout rapport », ils peuvent se révéler être des monstres dans la relation intime. D'abord la violence physique que j'ai rencontré avec certains. Et d'autres hommes qui imposent des pratiques ou des rapports sexuels alors qu'on dit non. Et pour l'un d'eux je me suis entendue répondre que « quand une femme dit non c'est un peu oui »... Ça a amèrement fait sourire/soupirer ma gynéco. Visiblement ce n'est pas la première fois qu'elle entend ça. En tout cas elle ne semble pas étonnée de cette croyance masculine. On en est là. Entre conjoints ou partenaires ce n'est pas du viol. Après tout j'ai choisi d'être au lit avec lui. Et il semble y avoir pour certains une confusion entre ce qui peut relever d'un jeu téléphoné lors des ébats et le non qui est NON. Quand s'est arrivé (par deux fois avec l'un), le lendemain matin le partenaire en question m'a attaquée sur le fait que

probablement j'avais un problème. J'étais sûrement lesbienne sans la savoir ! Je m'arrête-là... Il y a tellement à dire. Mais j'ajouterais quand même que quand une femme dit qu'elle ne veut pas coucher le premier soir, c'est qu'elle ne veut pas coucher le premier soir. Et quand une femme dit non à une pratique ou une position, quelle qu'elle soit, c'est qu'elle dit NON et tout simplement NON.

Alors bébé ou pas bébé ? Qu'est-ce qu'on fait ? Oui ? Non ? Là ça peut pas être un peu oui et un peu non. Un bébé toute seule ? PMA ? Adoption ? Je sais pas. Je me renseigne. J'ose poser des questions, confier mes doutes, mes peurs, c'est déjà bien. Autre question : le stérilet cuivre posé il y a 5 ans, qu'est-ce qu'on fait ? On l'enlève ou pas ? PMA, adoption, c'est compliqué tout ça, surtout avec mon état de questionnement, mon célibat, mes revenus incertains... L'attente est longue pour l'une ou l'autre, alors mieux vaut être sûre avant de prendre rdv...

OK, je saute ! J'enlève le stérilet... on verra bien... De toute façon je n'en ai plus besoin. Je vis comme une ermite. Mon élan vital s'exprime dans le travail ou la création mais pas sexuellement. Parce qu'entre les lourdauds qui imaginent tout de suite qu'on est « ouverte à l'aventure » dès qu'on leur dit ok pour boire un verre, et les lascifs libidineux qui nous regardent comme un pot de beurre de cacahuète dans lequel ils tremperaient bien leurs doigts, on est servies ! Les hommes ont fini par me dégoûter franchement, et je suis hétéro. Alors ma libido est un électrocardiogramme plat. J'ai pas d'envie, pas de manque. Je bosse, je crée. Tout va bien. Et les mecs « exit ! » Le stérilet « exit » aussi ! S'il y a rencontre et s'il y a bébé, je le garde. Il est pas question de tromper quiconque. Le mec saura que je n'ai plus de contraception. S'il ne veut pas d'enfant ce sera à lui de gérer. Après tout, ça aussi ça doit bouger !

Bon le rdv s'est bien passé, j'ai une gynéco en or, j'en changerais pour rien au monde. Et ça fait du bien finalement d'avoir discuté un peu. Je vais retrouver ma chienne, trouver un truc à manger et peut-être aller en bords de Loire m'aérer. Mais en fait non. L'idée d'aller quai des Tanneurs m'angoisse. C'est pas le moment. Je peux pas Domi. Je peux plus y aller. Je peux pas voir l'eau. Je peux pas voir le pont. Sentir la fac derrière moi, c'est trop. En tout cas pour aujourd'hui. Par contre j'ai besoin de calme, de paix et de grandeur... Aujourd'hui c'est de la cathédrale dont j'ai besoin. Elle est grande. Elle est belle. Elle est là depuis des siècles. J'ai besoin de ça.

J'arpeute la rue Sébastopole où j'ai également eu un appartement. On y avait refait la tapisserie d'ailleurs avec Domi. Un jaune vif avec mon canapé bleu, ça pétait ! Je cherche la porte, le numéro, je ne sais plus bien. Il y avait un interphone sur le jambage gauche de la porte... Ça y est j'ai trouvé. Et de 2 ! Je n'aurais pas le temps de tous les chercher aujourd'hui. Je tourne à gauche pour remonter vers le quartier de la gare. Rue de Bordeaux je trouverais bien un croc à manger. Tiens ! La Mie Câline, c'est vrai qu'elle était là ! C'est parfait. Je continue jusque dans la petite rue proche du Palais des Congrès à la recherche de ce qu'on appelait avec François « la grosse boulangerie ». Époque des sorties rollers et des énormes religieuses au café. Ce sera mon dessert. Je la vois. Oui, les pâtisseries sont toujours aussi énormes. Mais là, non. En fait pour aujourd'hui je vais me passer de religieuse. Par contre un peu plus loin, je suis obligée de rentrer. Une « nouvelle » boutique a priori. En vitrine un livre intitulé « La mère, la Sainte et la Putain »... C'est pour moi ! Ces trois visages de la Femme qui me passionnent depuis des années. Un sujet « troublant », que régulièrement je sonde et sur lequel je me documente et griffonne. Il en sortira peut-être quelque chose un jour...

J'ai un sandwich, un bouquin, ma chienne et un cœur gros. C'est quartier des Beaux-Arts en fait que j'ai envie d'aller. Je traverse le petit square (Balzac, je crois) que j'avais oublié. Un peu d'air, un peu de vert et d'un coup la vision de l'entrée de la cours du Musée des Beaux Arts. Un bel endroit pour se poser et manger. Je passe le porche et là j'ai tout un pan de mémoire qui ressurgit violemment. J'avais oublié ce cèdre du Liban, gigantesque. J'avais oublié Fritz l'éléphant. Ils sont là. Énormes, l'un et l'autre côte à côte. L'un vivant, grandiose, majestueux, arque-bouté à la vie dans toute sa puissance. L'autre mort, dépecé, étranglé, étouffé puis naturalisé et mis en cage... Des sentiments contradictoires me traversent. Combien de fois étais-je venue ici avec toi Domi après les « 400 coups », mais aussi seule ou avec d'autres ? Des dizaines. Je suis devant la cage vitrée et derrière moi le grand cèdre. Je vois ce bon vieux Fritz ici, comme un ami à jamais, qui a passé sa vie au service du cirque des humains et mort étouffé, étranglé par ceux qui l'avaient dressé. Le

grand cèdre, le grand Fritz et moi, réunis en reflets, comme les pans d'une mémoire polymorphe, une mise en abîme de ma réalité... J'aurai voulu créer la scène que je n'aurais pas pu. Tu es là Domi, entre toutes ces épaisseurs de réalité, mélangée à toutes mes questions sur la vie. Tu es là comme Fritz en défenses, derrière un voile. Perpétuellement en mémoire, comme un filtre qui trouble la réalité. Et moi je suis là, entre le grand cèdre et le grand Fritz. Entre cette mémoire et cette vie. À mi-chemin entre les deux. L'une et l'autre sont énormes. L'une et l'autre se superposent et se confondent. Je me sens si petite. Je me sens perdue. Je me sens si seule.

Une photo pour immortaliser tout ça, si un jour je ne m'en souviens plus.

On est tellement peu.

Faut que j'avance.

FAUT QUE JE RESPIRE.

Et il faut que je rentre.

Finalement je ne vais pas manger là. C'est la cathédrale dont j'ai besoin. L'esplanade est lumineuse. J'ai besoin de transcendance, j'ai besoin de solide et j'ai besoin de ciel. Ça me donne l'impression de ne pas être seule. Les bancs du parvis, offerts à ceux qui veulent. Deux sont libres, il y en a un pour moi, pile en face du portail, à côté d'un baroudeur en sac à dos. Ça aussi ça me parle. J'y vais !

Assis sur le banc d'à côté, en réalité ce n'est pas un baroudeur mais un SDF qui visiblement veut causer... Ce n'est pas vraiment le moment, je voulais être pénarde avec mon sandwich et ma chienne. En même temps si c'est juste un petit mot y a pas de mal. Encore un qui a morflé... Encore debout, mais pour combien de temps ? Il est rouge comme une écrevisse sur l'ensemble du corps. Il a les bras nus et en short. Les yeux pochés et le ventre gonflé typiques de l'alcoolique. Mais ça pour moi c'est pas un problème. Mon cœur est spontanément ouvert aux gens cassés. J'ai un oncle, enfin un « demi-oncle », ou je ne sais pas comment on dit dans ces cas-là. Un enfant élevé par mes grands-parents maternels sans être adopté. Il avait 18 mois quand il est arrivé chez mes grands-parents. Ma mère n'était pas encore née. Il avait été retiré à ses parents parce qu'ils étaient alcooliques. Un « gamin de l'Assistance ». Avec mes grands-parents, ma mère et ma tante, tout avait été bien pour lui, jusqu'à ce qu'il parte soldat. « Boum », comme une bombe à retardement ! Les permissions, les copains, les filles, sûrement compliqués dans sa tête. Des nœuds intérieurs qui n'appartiennent qu'à ceux qui les vivent. Les autres sont dans ce cas témoins, souvent impuissants, Mes grands-parents, ma mère, désemparés devant ce départ au service militaire qui avait signé pour ce « demi-frère » et ce « demi-enfant » comme un « retour aux sources ». Le cercle infernal d'un destin écrit d'avance... Ce « demi-frère » et ce « demi-oncle » est mort à 44 ans, enterré en banlieue parisienne dans une fosse commune sans jamais avoir donné de nouvelles à quiconque après être parti de chez mes grands-parents vers trente ans. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu. Le reste ne leur appartenait pas... Ma mère m'en a souvent parlé qu'en j'étais gosse. Elle a cherché son regard pendant des années dans les rues d'Alençon. Chaque fois qu'elle voyait un SDF, c'était potentiellement lui, son frère, son demi-frère. C'était René. René Guérin. Un demi oncle pour moi. Un fantôme alcoolique. Un homme en souffrance. Un homme à aider. On ne tire pas sur les ambulances. Et évidemment ce n'est pas le seul alcoolique dont la vie m'a marquée et qu'irréremédiablement j'aime par avance sans savoir pourquoi. Le syndrome de l'infirmière probablement...

J'ai fini mon sandwich. Je vais aller prendre un café rue Nationale, vers Anatole France. Là bas, c'est la Loire sans être la Loire. Un entre-deux qui me va bien pour le moment. Je salue l'homme du banc voisin et lui souhaite « bonne journée ». Il me répond « ça risque pas, chui' dans la merde ». J'ai envie de lui dire que bien sûr que tout peut s'arranger, que tout passe, même le pire. Parce qu'on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux du fleuve... Il faut toujours se dire que ça ira mieux, sinon mieux vaut se tirer une balle et lâcher l'affaire tout de suite. Ça sert à rien de rester si on n'y croit pas ! J'hésite à lui dire ce qui me passe à ce moment-là par la tête. Et comme je continue à marcher, il est trop tard pour lui répondre quoi que ce soit. Je pars avec la certitude que j'aurais dû lui dire de s'accrocher, ne serait-ce que pour lui montrer que je savais... que j'avais compris... que je l'avais entendu... Râté ! J'ai fait comme tout le monde, j'ai baissé les yeux en

faisant mine de ne pas avoir reconnu la souffrance. On devrait apprendre ça à l'école plus que l'histoire ou l'anglais : Écouter, entendre, tendre la main. Parce que franchement on y gagne plus qu'on y perd. Mais on a engendré une société handicapée à plus d'un titre. Maladroits, désemparés devant la souffrance des autres parce que désemparés par la nôtre... Ça aussi faut que ça change !

Quartier Anatole France je ne reconnais plus rien. Je voulais prendre un café dans un petit bistro qui n'existe plus. J'y allais souvent avec Domi évidemment. Je suis lessivée, vidée. Il est bientôt 14h. Je vais prendre un café n'importe où, retrouver la voiture et rentrer. Je vais place de la Résistance. Là aussi du changement. Le grand restaurant où j'étais allée avec Domi pour fêter un anniversaire en mangeant de la queue de bœuf servie dans une feuille de brique (je n'étais pas encore végétarienne au quotidien à l'époque) n'est plus le même. C'est ça la vie. Tout change. Rien ne dure. La vie c'est le mouvement.

Il se met à pleuvoir. Je reprends la voiture et je fais le retour avec tout ça. Ma Loumy en a marre. La ville, la voiture, tout ça, vivement qu'on soient rentrées.

Le grand cèdre, le grand Fritz et moi.

Je m'attendais pas à ça aujourd'hui. Je n'y allais que pour un ordinaire frottis.

Bébé, pas bébé ? Faut avancer. Après un drame on ne reconstruit pas. On invente.

On entend beaucoup parler de « résilience » ces derniers temps. Résilience sociale, résilience psychologique, résilience écologique. Et on entend ou on lit un peu partout que la résilience est une reconstruction. La belle erreur. Résilier ce n'est pas reconstruire.

Résilier c'est annuler. C'est rompre. Rompre un contrat qui ne va plus. Résilier s'est mettre fin à quelque chose et dépasser ce qui existait jusque-là.

Résilier c'est inventer quelque chose de neuf.

Résilier c'est créer.